

**LE MOMENT VENU OU L'ÉVEIL DES ÉDITORIAUX
MUTATIONS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DES
ANNÉES QUATRE-VINGT VUES PAR LES REVUES
LITTÉRAIRES**

José Domingues de Almeida
Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa
Faculdade de Letras da Universidade do Porto
Portugal
jalmeida@letras.up.pt

Résumé

Les années quatre-vingt signalent un point de bascule dans et une mutation majeure dans les caractéristiques narratives de la littérature française. D'une certaine façon, elles entament la contemporanéité littéraire telle que nous la connaissons du point de vue critique. Nous insisterons sur le rôle des revues et des éditoriaux dans ce processus. Ils manifestent quelques hésitations de la critique par rapport à la littérature naissante.

Abstract

The eighties represent a turning point and an important change in the narrative features of French literature. In a way, they start the literary contemporaneity as we know it from a critical point of view. They show some hesitations of critique about the emerging literature.

Mots-clés: Éditoriaux, Critique littéraire, Littérature française, Années quatre-vingt.

Keywords: Editorials, Literary critique, French literature, Eighties.

Le désarroi de la critique vis-à-vis d'une écriture ne ressortissant plus à l'analyse textuelle s'est progressivement manifesté au cours des années quatre-vingt sous forme d'articles de revues littéraires, - elles-mêmes en mutation -, ou d'articles de presse, et ce, sur une période de tâtonnements allant de 1976 à 1991. Les propos de ces différents apports convergent quant au dépassement de notions qui leur semblent incomplètes, périmées ou sujettes à caution. La critique littéraire a le sentiment de ne plus posséder les outils requis pour approcher une littérature en mouvement, ou de devoir sacrifier quelques notions théoriques au plaisir du texte, à l'imaginaire de la représentation et de la référence. Les caractéristiques narratives et stylistiques de certains romans, notamment parus aux éditions de Minuit (Echenoz, Toussaint, Gailly ou Chevillard, par exemple) posent problème ou laissent perplexe. À partir des années quatre-vingt-dix, la critique tient un discours plus systématique et naturel sur le nouveau paysage littéraire, même si elle ne fait pas toujours corps avec lui¹. Il faut dire que, pour certains auteurs, l'année 1989 marque définitivement et solidement un point de virage².

En 1976 paraît le n° 5 de *Digraphe* dont l'éditorial intitulé "Le moment venu" en dit long sur l'impression d'impasse qu'éprouvent des revues littéraires nées dans les années soixante-dix, désireuses de "briser le cercle narcissique dans lequel les groupes littéraires tend[aient] à se refermer"³. Dans un discours daté ("positions révolutionnaires", etc.), mais en franche évolution, *Digraphe* fait le point sur les enjeux du moment. L'éditorial commence par reconnaître que la rupture avec le texte représentatif et l'accentuation à des fins théoriques du signifiant ont conduit à une interchangeabilité de l'écriture et de la théorie censée en rendre compte, perceptible dans des "textes surcodés"⁴ et passibles, à la longue, d'illisibilité. En somme, la surenchère formaliste s'est faite au prix de la

¹C'est, par exemple, le cas de Jean-Marie Domenach, ou de la revue *Texte* pour des raisons diamétralement différentes.

²Cf. SALGAS, Jean-Pierre – "Sur deux photos de groupe", *La Quinzaine littéraire*, n° 532, 16-31 mai 1989, p. 24.

³s/n - "Le moment venu", *Digraphe*, n° 5, 1976, p. 10.

⁴*Ibid.*, p. 6.

lisibilité et surtout du lecteur, - la théorie étant l'unique grille de lecture envisageable : "Or la modernité littéraire ne se limite ni à ce formalisme, ni aux textes qu'il a revendiqués au prix parfois de quelque nivellement"⁵.

Ce constat de stagnation et de stérilité de la textualité hermétique de la littérature française telle qu'elle s'est conçue de façon expérimentale dans les années soixante-dix est, par ailleurs, renforcé par les effets socio-idéologiques de la décennie : tentative frustrée de la part de l'avant-garde littéraire de s'accaparer les efforts de l'avant-garde politique ; soupçons à gauche à l'endroit de ces bizarreries formalistes, vite jugées "bourgeoises" et à effets contre-productifs droitières⁶. Très courageusement, l'éditorial suggère une révision de l'effet de récit et son redimensionnement par rapport à la théorie littéraire en guise de concession mitigée : "Au moins sera-t-il possible d'écrire sans surcharge théorique"⁷. Dès lors, "un immense travail reste à faire"⁸, dont la littérature ultérieure se chargera, pour faire sortir l'écriture de la crise des avant-gardes ; ce qui, à l'époque, suppose une réponse à des questions, elles aussi très parlantes⁹.

En 1987, le n° 258 de *La Pensée*, - revue qui ne cache pas ses options idéologiques gauchiste -, s'interroge sous la plume de Claude Prévost sur l'émergence d'"une nouvelle modernité romanesque"¹⁰. Prévost constate quelques signes de mutation dans le roman français dont il regrette la régression quantitative. Il se réjouit du Nobel de littérature décerné à Claude Simon comme d'un "éclat inextinguible de la génération du Nouveau Roman"¹¹, reconnaissance/consécration solennelle du triomphe de la modernité¹², mais aussi

⁵Ibidem.

⁶ibid., p. 9. Dominique Viart rappelle lui aussi ce dérapage toujours possible : "comme le montre Paul Renard, la littérature de 'l'art pour l'art' ne s'affuble souvent d'un tel masque que pour confirmer souterrainement une idéologie particulière, bourgeoise et droitière". VIART, Dominique – "Questions à la littérature", *La littérature française contemporaine. Questions et perspectives*, Recueil d'études publié par Frank Baert et Dominique Viart, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1993. p. 14.

⁷ s/n - "Le moment venu", *Digraphe*, n° 5, 1976, p. 8.

⁸ Ibid, p. 9.

⁹ Cf. Ibid., p. 10.

¹⁰ Cf. PREVOST, Claude – "Une nouvelle modernité romanesque ?", *La Pensée*, n° 258, juillet-août 1987, pp. 63-68.

¹¹ Ibid., p. 63.

¹² Cf. *Ibid.*, p. 64.

du congédiement de sa version expérimentale, avant-gardiste et strictement intransitive¹³.

Par contre, Claude Prévoost se montre plutôt lucide quant au contexte et à la modalité d'un "retour" de la fiction. D'une part, il dissocie catégoriquement l'idée d'une crise du roman de celle d'une crise sociale ou sociétaire, - ce que ne fera pas Jean-Marie Domenach quelques années plus tard. La crise ne serait même imputable qu'au "vide théorique"¹⁴. D'autre part, il anticipe avec clairvoyance sur la portée réelle de "l'éclatement du récit"¹⁵. En effet, il ne s'agirait pas tant d'une liquidation pure et simple que d'une réévaluation de la dernière avant-garde¹⁶. Enfin, Claude Prévoost se fait le témoin des réactions antagoniques causées par la nouvelle fiction française. Si d'aucuns déplorent cette évolution, voyant dans le retour une "régression" et, partant, une "réaction" au projet littéraire et politique moderne, d'autres applaudissent déjà: "la modernité est morte, vive le post-moderne!"¹⁷. Le mot est lancé.

En 1987, c'est au tour de *L'Infini* et d'Alain Nadaud de faire sensation par un article qui ose tourner la page. Le titre s'avère à nouveau très parlant: "Où en est la littérature? ou pour un nouvel imaginaire"¹⁸. Cette livraison suscite plusieurs remarques. Premièrement, elle a lieu dans *L'Infini*, direct successeur de *Tel Quel* à un moment-clé pour la littérature française. Deuxièmement, la question ainsi posée ressemble davantage à un pied de nez qu'à un clin d'œil inoffensif aux questions que l'existentialisme sartrien ou les Nouveaux Romanciers posaient à la littérature: Que peut la littérature?, Qu'est-ce que la littérature? Finalement, elle introduit le besoin d'une ouverture à un nouvel imaginaire et, dès lors, interroge l'écriture quant au récit et à la représentation et entend sortir hors du carcan intransitif.

¹³ Cf. DEMOULIN, Laurent – "Génération innommable", *Lettres du jour* (II), *Textyles*, n° 14, 1997, p.8.

¹⁴ PREVOST, Claude – "Une nouvelle modernité romanesque?", p. 66.

¹⁵ *Ibid.*, p. 65.

¹⁶ Cf. *Ibid.*, p. 67.

¹⁷ *Ibid.*, p. 65.

¹⁸ Cf. NADAUD, Alain – "Où en est la littérature? Ou pour un nouvel imaginaire", *L'Infini*, n° 19, été 1987, pp. 3-12.

Mais l'acuité de l'analyse d'Alain Nadaud se reflète aussi à d'autres égards. Il dresse le portrait ou le profil sociologique des “jeunes” écrivains : naissance après la Seconde Guerre, adolescence marquée par les événements de Mai 68, influence incontournable des années soixante-dix et de l'école textuelle parisienne, mais surtout impression de ne former que de vagues “territoires d'écriture”¹⁹, et justement de ne posséder que l'écriture comme “plus petit commun dénominateur”²⁰. Il se démarque déjà volontiers de l'emprise de la théorie littéraire qui avait régné sur les années soixante-dix et dont il dresse aussi un premier bilan équilibré avec un tout premier recul. Ce point d'équilibre s'avérera essentiel pour l'approche de l'écriture contemporaine.

De fait, Alain Nadaud ne nie pas le précieux travail de la théorie sur l'écriture, “à l'origine d'un formidable souffle”²¹ ; et encore moins celui des sciences sociales sur le roman, c'est-à-dire “l'efficacité réelle qu'ont eue la psychanalyse et le structuralisme en matière d'analyse textuelle”²². Mais ce bilan est mitigé. Nadaud regrette en effet “quelques ravages dans l'imaginaire de notre temps”²³ et déplore que l'on ait pu confondre “le produit de cette réflexion avec la littérature elle-même”²⁴. C'est donc une synthèse dialectique qui redéfinit l'écriture que Nadaud dégage de la nouvelle fiction française. Pour ce, il faut d'abord faire la part des choses, souligner ce qu'il y a de durable dans la nouvelle fiction et en écarter ce qui ressortit à “l'air du temps”²⁵. Ensuite, dégager ce qui s'affirme comme véritablement “novateur” et seulement alors, mettre la littérature à l'épreuve de son passé proche et de son présent. La conclusion qui en ressort peut être légitimement rapprochée du discours postmoderne sur la littérature²⁶ quant au degré d'assimilation du projet littéraire moderne par la postmodernité, et son caractère inoffensif, parce que déjà assimilé :

¹⁹*Ibid.*, p. 4.

²⁰*Ibidem.*

²¹*Ibidem.*

²²*Ibid.*, p. 6.

²³*Ibid.*, p. 4.

²⁴*Ibid.*, p. 7.

²⁵*Cf. Ibid.*, p. 5.

²⁶*Cf.* BADIR, Sémir – “Vers la postmodernité. Retour à Baudelaire ?”, *Écritures*, n° 5, “Le dépli. Littérature et postmodernité”, automne 1993, p.18s.

Car instruit par ce qui a pu être découvert des processus d'écriture à la fois par la psychanalyse, la sociologie marxiste et la linguistique structurale, l'écrivain d'aujourd'hui n'est pas près de se laisser surprendre (...). De ce qu'il écrit, il y a comme l'aveu implicite de n'en être plus tout à fait la dupe²⁷.

Autrement dit, il s'agit dorénavant de poser le récit *après* et *malgré* la sémiotique ; le sujet *après* et *malgré* la psychanalyse. Alain Nadaud insiste donc sur un point de compromis pour la littérature contemporaine, sur sa mitoyenneté à l'égard des avant-gardes du siècle. De ce fait, il entend faire perpétuer la modernité sous une forme enrichie, élargie et épanouie, sans rupture ou reniement :

Et, pour ma part, je n'ai jamais vécu la lecture du Degré zéro de l'écriture, de S/Z ou, plus encore, de l'analyse structurale faite par Jakobson et Lévi-Strauss des Chats de Charles Baudelaire comme une destruction de l'idée de littérature mais, au contraire, comme la mise à l'épreuve de sa réalité²⁸.

Il entend aussi réconcilier le lectorat avec la fiction ; en faire une “partie prenante”²⁹ ; ce qui indique bien l'hermétisme auquel il s'agit de renoncer désormais. Cette interrogation prendra plus tard (1988) la forme d'un débat, modéré par Alain Finkielkraut, entre deux conceptions de la contemporanéité littéraire française : celle d'Alain Nadaud, que nous venons d'énoncer et qu'il répétera, et celle de Danièle Sallenave, dont l'écriture dessine une rupture radicale avec la textualité, et à vrai dire, avec elle-même. À ce stade du débat critique, la question tourne autour de la validité des visions barthésienne et sartrienne de la littérature et, dès lors, du problème de la représentation, et de celui du sujet. La subtilité des interventions, notamment sur la question de la référence, reflète

²⁷NADAUD, Alain – “Où en est la littérature ? Ou pour un nouvel imaginaire”, p. 8.

²⁸Ibid., p. 7

²⁹Ibid., p. 11.

clairement ce qui se joue dans la contiguïté des périodes littéraires, et surtout dans la “spontanéité”³⁰ de l'émergence de celle qui fait l'objet de notre étude. Alain Nadaud l'a bien saisi :

L'écrivain d'aujourd'hui est donc pris dans une sorte d'ambiguïté et de contradiction là encore, entre d'une part cette naïveté indispensable au travail créateur et, de l'autre, tout ce qu'il sait par-derrière lui, qui a pu être assimilé, mais il n'en continue pas moins à exercer une vigilance, comme un surmoi, avec tous les effets de censure que l'on peut soupçonner³¹.

Le fait même que ces questions se posent avec cette acuité rend compte de la performance d'un “surmoi” et d’“effets de censure” de la part de la période antérieure. Pour Alain Nadaud, l'écriture française contemporaine ne saurait faire l'économie des apports théoriques précédents. Elle n'est pas dupe. Le soupçon l'imprègne. Le travail scriptural et le maniement du langage demeurent la tâche première de l'écrivain ; ce que Nadaud qualifie de “pulsion d'écriture”³². Une démarche qui entend faire filtrer la référence et le monde par le langage : “Mais le monde extérieur est déjà tout entier contenu dans le langage. Et, à ce titre, le langage est donc un objet”³³.

Même problème du côté du sujet et du personnage où, à nouveau, il s'agit d'intégrer, dans une logique de contiguïté, “la psychologie [...] à la texture même de la narration”³⁴. Autrement dit, pour Nadaud, s'il y a “mitoyenneté” entre les deux périodes, elle passe nécessairement par un subtil transfert des présupposés théoriques des années soixante et soixante-dix vers l'écriture, dite contemporaine depuis les années quatre-vingt dans le domaine, - encore ouvert (1987/88) -, “une sorte de no man's land littéraire” de la fiction aux dires de Nadaud³⁵: “Plus personne sur le plan de la théorie ne sait très bien où il en est, et c'est à travers

³⁰Numéro spécial “Où en est la littérature?”, L'Infini, n° 23, automne 1988, p. 93.

³¹ *Ibid.*, p. 92.

³² *Ibid.*, p. 97.

³³ *Ibid.*, p. 98.

³⁴ *Ibid.*, p. 101.

³⁵ *Ibid.*, p. 100.

des œuvres de fiction qu'en sous-main se perpétue la question”³⁶. La contiguïté n'évacue aucunement la complexité. Bien au contraire, elle surajoute une interrogation plus subtile.

Pour Danièle Sallenave, - qui, au moment de ce débat, opère une volte-face dans son écriture -, il s'agit de déclarer haut et fort la péremption des notions héritées des années antérieures : à savoir le primat du texte et du langage, le surinvestissement de la théorie littéraire, l'intransitivité, “l'hypostase de l'écriture”³⁷, le refus du sujet et du récit, ainsi que le dépassement de la définition sartrienne de l'écriture. Dès lors, Sallenave s'engage dans une rupture radicale qui ressemble à une reconversion, à une rétractation. Pour s'en convaincre, il suffirait de rappeler quelques uns de ses arguments. D'abord, Danièle Sallenave ne croit plus au pouvoir ou devoir de destruction infinie des rapports de représentation et de suspension de la référence³⁸. De même, elle renoue avec une psychologie nettement volontariste du personnage comme “mouvement de construction et exploration de soi et du monde”³⁹. De ce débat, - marquant pour l'époque -, il résulte que la modernité ne s'éteint pas sans perpétuer ses questions, sans imposer ses soupçons, sans s'épanouir subtilement dans la pluralité et la complexité des écritures actuelles.

En 1988, *Esprit* s'indigne : “une rentrée sans écrivain”, entérinant par là l'idée reçue depuis quelques années d'un vide irrémédiable⁴⁰ survenu après la génération *telquellienne*. Ayant parcouru trois romans, dont un des nouveaux écrivains de Minuit, Françoise Gaillard a le sentiment “d'une époque qui visiblement est encore en quête de sa littérature”⁴¹. Sous prétexte d'un commentaire du roman de Patrick Deville, Françoise Gaillard finit par avouer un véritable désarroi critique et une incapacité à placer ce texte à la suite de ce à quoi Minuit nous habitués. À nouveau, ce sont les interrogations qui reflètent le mieux

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ibid.*, p. 96.

³⁸ *Ibid.*, p. 98.

³⁹ *Ibid.*, p. 95.

⁴⁰ Cf. SALGAS, Jean-Pierre – “Sur deux photos de groupe”, p. 24.

⁴¹ GAILLARD, Françoise – “Coups de sonde. Une rentrée sans écrivains”, *Esprit*, n° 144, novembre 1988, p. 117.

la problématique du contiguë, dès lors, du contemporain dans la littérature française. Toute la question est de savoir où s'achève une époque et où commence une autre, si tant est que cette démarcation est possible. S'agissant des très prestigieuses et connotées Éditions de Minuit, Françoise Gaillard affirme d'entrée de jeu l'impossibilité de faire l'économie de l'héritage des années soixante et soixante-dix. Aussi l'étonnante sobriété du roman de Patrick Deville⁴² est-elle immédiatement référée au nouveau roman : "(...) aux Éditions de Minuit on est toujours, peu ou prou, les héritiers du nouveau roman, on fait dans le sobre"⁴³. Le retour, très particulier il est vrai, du tout nouveau roman minuitard à une certaine pratique du récit⁴⁴ pose alors problème.

La critique se sent déconcertée et balbutie. Il est clair que c'est l'écriture qui met la critique à dure épreuve et non plus le contraire : "Elle sent la contrainte, elle sent la vieille recette déguisée en nouvelle cuisine. L'époque est au récit ? On fait du récit, mais du récit sans histoire (...)"⁴⁵. Et Françoise Gaillard de conclure, catégorique, à une "littérature du peu"⁴⁶, anticipant, sans le savoir, sur ce que la critique accueillera comme étant du "minimalisme", mais le rattachant malgré tout à "une certaine modernité"⁴⁷ épanouie⁴⁸ et affranchie de la théorie. La conclusion interrogative de ces "repères" rend compte à elle seule des mutations en cours dans la littérature française sous forme de suppositions: "On pourrait supposer qu'après tant d'années de domination des sciences humaines, le vent a tourné (...). Ce serait le signe soit que la pensée est en pleine déroute, soit que la littérature a retrouvé son aura"⁴⁹.

⁴² *Ibid.*, p. 118s.

⁴³ *Ibidem.*

⁴⁴ Cf. SCHOOTS, Fieke – "Passer en douce à la douane". *L'écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1997, pp.10-13.

⁴⁵ GAILLARD, Françoise – "Coups de sonde. Une rentrée sans écrivains", p. 119.

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ *Ibidem.*

⁴⁸ BAETENS, Jan – "Littérature expérimentale : les années 80", *La littérature française contemporaine. Questions et perspectives*, recueil d'études publié par Frank Baert et Dominique Viart, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1993, p. 150.

⁴⁹ GAILLARD, Françoise – "Coups de sonde. Une rentrée sans écrivains", p. 122.

En 1989, le n° 54 de la revue *Le Débat*⁵⁰ pose dans son éditorial quatre questions précises à la littérature, qui sont autant de caractéristiques de l'écriture qui commence à se lire dans les années quatre-vingt : la survivance de la tradition dans la culture contemporaine (autant dire le retour aux instances de l'écriture d'avant la modernité) ; la dimension du retour en force du sujet (autobiographique, voire autofictionnel), surtout *malgré* le travail des avant-gardes ; l'immixtion de l'histoire dans la fiction et, dès lors, un retour du récit et l'élargissement du cadre représentatif. Finalement, l'état des lieux de la poésie au sein de la littérature contemporaine. De ces interrogations, il ressort qu'elles correspondent déjà à un constat et surtout qu'elles contiennent implicitement leur réponse. La littérature contemporaine espère une synthèse dialectique intégrant la tradition au sein de la modernité, la subjectivité malgré ou par-delà le soupçon ; le récit malgré et par-delà le texte. À nouveau, la critique s'aperçoit que ses grilles de lectures, - si elles sont encore valables -, doivent être élargies ou réévaluées. Elle se rend compte du tournant où elle se trouve.

Dans le même sens, mais plutôt en commentaire au tout nouveau roman minuitard, - dont on est tenté de croire, à tort, qu'il incarne la totalité de la nouveauté romanesque ou de la contemporanéité littéraire -, Jacques-Pierre Amette se fait l'écho, dans *Le Point* des mutations en cours. Il s'agit d'une critique curieuse et expectative devant des textes d'une nouvelle génération d'écrivains issus des Éditions de Minuit et qui fait bouger le paysage littéraire français⁵¹. Amette n'hésite pas à nommer cette génération de "postmoderne"⁵². En font partie des écrivains tels que le Belge Jean-Philippe Toussaint, les Français Jean Echenoz, Bertrand Visage ou encore Patrick Deville⁵³ dont l'écriture suggère, ici aussi, la synthèse, l'intégration, voire le recyclage de la tradition et de la modernité : "(...) l'écriture blanche durassienne n'est jamais loin ; ni Lacan, ni les

⁵⁰ Cf. s/n - "Questions à la littérature", *Le Débat*, n° 54, 1989.

⁵¹ Cf. AMETTE, Jacques-Pierre - "Le nouveau 'nouveau roman'", *Le Point*, 16 janvier 1989.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ En fait, Jacques-Pierre Amette fait allusion, par mégarde, à Patrick Devret qui ne peut être, vu le contexte, que Philippe Deville. Voir aussi sur ce point SCHOOTS, Fieke - "Passer en douce à la douane". *L'écriture minimaliste de Minuit*, p. 19 note 26.

linguistes associés, ni les cours de facs structuralistes. Mais ces écrivains ont transformé cette culture universitaire grâce à un humour adolescent, une impertinence intellectuelle que n'avaient ni les Roland Barthes ni les Robbe-Grillet⁵⁴.

Ce qui à nouveau s'avère pertinent et consensuel vers la fin des années quatre-vingt, c'est cette perception qu'une page est tournée après le nouveau roman et la génération *telquellienne* et théorique. Cette évolution dans l'écriture et dans les habitudes de lecture⁵⁵ ne correspond toutefois pas à un retour pur et simple à l'académisme ; encore moins à un congédiement de la modernité. La contiguïté que l'on entrevoit à ce stade repose sur l'évaluation subtile, ludique, citationnelle et surtout dialectique de l'héritage moderne. De ce point de vue, une certaine modernité est perpétuée et s'épanouit dans la pluralité des écritures contemporaines, tant c'est toujours par ses notions, ses ruptures que le travail d'écriture se pose(ra).

À ce propos, il faut faire une brève allusion à l'éditorial de *Txt*⁵⁶, revue demeurée fidèle au travail textuel et théorique des années soixante-dix et qui, en 1991, entérine, - ne serait-ce qu'à rebours de l'ensemble des apports critiques cités plus haut -, l'irréversible mutation du paysage littéraire. *Txt*, dans son éditorial sarcastiquement intitulé "voilà les textes", déplore que l'heure ne soit plus au travail de la forme et à l'intransitivité du texte ; ce qui place cette revue dans le rôle d'une sorte de résistance intellectuelle, de réserve morale de la modernité littéraire : "Pourtant, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que c'en est fini de l'expérimentation' et de l'exigence du 'nouveau'. Nous ne sommes pas prêts à renoncer à l'urgence impensée du 'moderne' (...)"⁵⁷.

⁵⁴ AMETTE, Jacques-Pierre – "Le nouveau 'nouveau roman'", *Le Point*, 16 janvier 1989.

⁵⁵ On a quelque peu négligé le rôle du lecteur dans la mutation en cours du champ littéraire.

⁵⁶ Cf. s/n - "Voilà les textes", *Txt*, n° 26/27, printemps 1991. Nous n'avons pas cité l'éditorial "Génération 89" de *L'Infini*, n° 26, été 1989, vu son caractère peu "théorique" et critique. En fait, ce qui est justement frappant dans cet éditorial, - où des écrivains contemporains sont priés de citer des auteurs de référence -, c'est que les maîtres à penser de la génération du Nouveau Roman et de Tel Quel ont été oubliés. Trou de mémoire ou relève définitive ?

⁵⁷ "Voilà les textes", *Txt*, n° 26/27, printemps 1991 (l'éditorial).

Le ton “pamphlétaire” semble d'un autre âge et signale un refus de tout infléchissement dans la dynamique moderne : “Nous savons au contraire que la littérature, aujourd'hui comme toujours, affronte l'impossible, l'inadéquation de la langue et de la pensée aux choses, aux corps et aux expériences que nous faisons intimement du réel”⁵⁸. Mais force est de constater que cette écriture a bel et bien évolué, qu'on le veuille ou non : “Nous nous inquiétons donc de ce qu'il en est du *travail de la langue* dans la littérature de notre temps”⁵⁹.

Tâche difficile que celle que se propose *Txt*: constituer “une mini-anthologie” de ce travail langagier d'aujourd'hui. Le défi s'apparente plutôt à une dénonciation de l'aridité de l'écriture actuelle avec preuves à l'appui. D'ailleurs, l'avertissement en guise de concession de l'éditorial suggère un divorce inéluctable entre le discours (encore) tenu par *Txt* et le corpus concret qu'elle entend interroger sous prétexte sournois d'un hypothétique “travail de la langue” : “Le travail de langue dont ces textes témoignent n'est pas forcément de l'ordre de ce que nous (...) entendons généralement par ce terme”⁶⁰. Il semblerait que les revues se soient définitivement rendu compte du tournant opéré par des romanciers dont les soucis esthétiques et narratifs sont autres, mais qui devaient, eux aussi et à leur tour, connaître la reconnaissance et susciter un nouvel intérêt critique.

Referências bibliográficas

AMETTE, Jacques-Pierre (1989). “Le nouveau ‘nouveau roman’” in *Le Point*, 16 janvier, pp. 8-10.

BADIR, Sémir (1993). “Vers la postmodernité. Retour à Baudelaire ?” in *Écritures*, n° 5, “Le dépli. Littérature et postmodernité”, pp. 8-21.

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ *Ibidem*.

Almeida, José Domingues de – Le moment venu ou l'éveil dès editoriaux. Mutations de la littérature française dès années quatre-vingt vues par les revues littéraires 167 - 179

BAETENS, Jan (1993). "Littérature expérimentale : les années 80", in *La littérature française contemporaine. Questions et perspectives*. Recueil d'études publié par Frank Baert et Dominique Viart, Louvain: Presses Universitaires de Louvain, pp. 141-152.

S/N. (1991). "Voilà les textes" in *Text*, n° 26/27, pp. 1-108.

DEMOULIN, Laurent (1997). "Génération innommable", in *Textyles*, "Lettres du jour (II)", n° 14, pp. 7-17.

GAILLARD, Françoise (1988). "Coups de sonde. Une rentrée sans écrivains" in *Esprit*, n° 144, pp. 117-123.

NADAUD, Alain (1987). "Où en est la littérature ? Ou pour un nouvel imaginaire" in *L'Infini*, n° 19, p. 6.

PREVOST, Claude (1987). "Une nouvelle modernité romanesque ?" in *La Pensée*, n° 258, juillet-août, pp. 63-68.

SALGAS, Jean-Pierre (1989). "Sur deux photos de groupe" in *La Quinzaine littéraire*, n° 532, 16-31 mai, pp. 16-31.

SCHOOTS, Fieke (1997). "Passer en douce à la douane". *L'écriture minimaliste de Minuit*, Amsterdam/Atlanta: Rodopi.

VIART, Dominique (1993). "Questions à la littérature", *La littérature française contemporaine. Questions et perspectives*. Recueil d'études publié par Frank Baert et Dominique Viart, Louvain: Presses Universitaires de Louvain, pp. 11-34.

S/N(1976). "Le moment venu" in *Digraphe*, n° 5, pp. 5-9.